



Corre Gabriel : Né le 17-01-1865 à Landivisiau ; 1889, prêtre et maître d'étude à Saint-Pol-de-Léon (1888) puis vicaire à Saint-Martin de Morlaix ; 1908, recteur de Poullaouen ; 1913, curé doyen de Landerneau ; 1920, chanoine honoraire ; décédé le 11-09-1935.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1935 p. 627-628.

Monsieur le Chanoine Corre, Curé de Landerneau.

La *Semaine religieuse* du 20 septembre a consacré aux funérailles de M. le chanoine Corre, curé de Landerneau, un compte rendu fort bien écrit. Le but de ce modeste travail est, en quelque sorte, de le compléter et de dégager, à la lumière des faits, les traits du caractère de ce saint prêtre, dont on a pu dire que la vie était une prédication constante et la mort une perte non seulement pour la paroisse de Landerneau mais pour le diocèse tout entier.

Gabriel-Olivier-Marie Corre naquit à Landivisiau, en 1865. Appartenant à une famille profondément chrétienne, c'est à l'école de parents exemplaires qu'il puisa cette piété à la fois « solide et fine » (selon ses propres expressions) qui inspirera tous les actes de sa vie et qu'il aimera à inculquer à ses dirigés.

L'amour de Dieu et le zèle pour le salut du prochain se manifestent de bonne heure en son âme. On le voit, tel jadis saint François de Sales, réunir ses- petits camarades pour leur adresser de pieuses exhortations, L'appel divin se faisait déjà clairement entendre, et nul ne fut surpris lorsque le jeune homme, après quelques années Quimper. Ce que fut, au Grand Séminaire, l'abbé Corre Il est aisé de le concevoir, et ceux de ses condisciples que la mort dire de l'intelligence et de la volonté, au sublime mais redoutable honneur du sacerdoce. De l'intelligence : de là les efforts pour l'acquisition de cette science théologique sûre, qui, l'expérience aidant, lui permettra de trouver la solution juste de doutes que ses confrères, et parfois même ses supérieurs, soumettront à sa prudence. — De la volonté : de là l'application constante à la pratique, de plus en plus pardiocésaine. L'abbé Corre quitte le Séminaire à 23 ans, trop jeune pour recevoir la prêtrise. Il se voit confier, dans l'intervalle, les fonctions de maître d'étude au Collège de Léon. Fonctions modestes, parfois pénibles et ingrates, mais combien importantes ! Le maître d'étude, en effet, peut exercer une réelle influence sur les jeunes âmes confiées à sa garde vigilante. L'abbé Corre l'a compris : l'exercice de ses fonctions n'aura pas d'autre but ; il gagne ainsi la confiance et l'estime des maîtres et des élèves qui garderont de son passage un excellent souvenir, — C'est au cours de l'année 1880 que M. Corre reçoit la prêtrise. A quelques jours d'intervalle, il se voit affecté à l'importante paroisse de Saint-Martin-des-Champs.

La paroisse lui est redevable d'une Congrégation de la Sainte-Vierge florissante et qui donna naissance à quelques vocations religieuses.

Sans négliger les fidèles de la ville, le jeune vicaire se consacre spécialement à l'apostolat des campagnes. Ses préférences vont au petit peuple, aux enfants, aux vieillards, aux déshérités.

« An Aotrou Monsieur Le Corre » est connu et vénéré dans tous ces milieux, et son souvenir,

27 ans après son départ, y est toujours vivace.

Le zélé vicaire exerce le saint ministère à Saint-Martin durant dix-neuf années. Ses Supérieurs l'appellent ensuite à la direction de l'importante paroisse de Poullaouen.

Dans ce nouveau milieu, quelque peu différent du premier, ses qualités naturelles, particulièrement sa prudence et sa bonté, se manifestent et exercent une bienfaisante influence. Il procure à ses paroissiens le bienfait inappréciable d'une mission. Il sait, d'autre part, que leur demander ; comment le demander ; jusqu'où le demander ; il sait, de plus, condescendre, patienter, découvrir, comprendre et encourager les bonnes volontés. Cinq années de ministère, exercé dans de telles conditions, obtiennent des résultats en lui conciliant la respectueuse affection des fidèles, et si sa nomination, en 1913, à la cure de Landerneau est accueillie d'eux avec joie, elle ne laisse pas, cependant, de leur causer d'unanimes regrets.

C'est à Landerneau que M, l'abbé Corre donnera, selon l'expression consacrée, « toute sa mesure ». Quelques mois après son arrivée éclate l'horrible tourmente qui, durant quatre ans, accumulera, en Europe, les ruines matérielles et morales, mais fournira, par contre, au bon pasteur de fréquentes et pénibles occasions de déployer son zèle.

Il assure avec deux, et pendant longtemps avec un vicaire, le service de la paroisse. L'autorité municipale lui confie fréquemment la délicate mission de communiquer aux familles les nouvelles fatales qui briseront les cœurs. Il s'en acquitte avec un tact parfait. Une personnalité landernéenne m'écrit à cet égard : « Pendant toute la lugubre et trop longue période de 1914 à 1918, où chaque semaine, quelquefois plusieurs fois par semaine, de laconiques télégrammes adressées à l'autorité municipale, tenaient, dans leurs trois ou quatre mots, l'annonce d'une catastrophe au sein d'une famille, la mort, au Champ d'honneur, d'un père, d'un époux, d'un fils, d'un frère ou d'un soutien bien aimés, Monsieur le Curé était l'ambassadeur sur lequel on s'appuyait pour faire la redoutable communication, certain que, mieux que quiconque, il savait » il saurait trouver les mots de réconfort et d'espérance capables d'atténuer la douleur dans les foyers désemparés ».

Pendant les 22 années qu'il a passées à Landerneau, M. l'abbé Corre fut, dans toute l'acception du terme, le « bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis ».

Rien de ce qui pouvait contribuer, à un degré quelconque, à leur sanctification ne le laissait indifférent.

De là l'ambition pour la beauté du culte et le souci du chant commun des fidèles ; de là encore l'érection et la réparation de calvaires, l'entretien des églises et de leur mobilier, etc., qui permettent de faire au regretté curé l'application de la parole de nos Saints Livres : « *Zelus domûs tuoe comedit me* ».

Mais là ne se bornait pas son action bienfaisante ; les prédications du Carême assurées, chaque année, non sans difficultés ; deux Missions couronnées de succès ; un splendide Congrès Eucharistique ; la construction d'une école dans le quartier de Saint-Thomas ; l'acquisition d'un terrain en vue de l'agrandissement du patronage des garçons ; les colonies de vacances ; la réunion ou manifestation des cent mille hommes préparée avec le plus grand soin ; le développement de l'Action Catholique, et, avec cela, son zèle pour le catéchisme des « tout-petits » qui avaient ses préférences ; son respect pour la parole sacrée ; son dévouement à ses congrégations, etc..., témoignent de son activité pastorale et justifient pleinement son élévation, dès 1920, à la dignité de chanoine honoraire, et cette appréciation de mon correspondant précité : « Vous savez combien, sous son impulsion, toutes les œuvres étaient tenues en haleine à Landerneau ; comment il était

arrivé à grouper les hommes au moment de Pâques et lors de brillantes Missions ; comment il soutenait les écoles et les développait, sachant que là était la clef de voûte de l'édifice ».

« On reconnaît l'arbre à ses fruits » — Le simple exposé, encore qu'incomplet, des résultats obtenus nous permet de pénétrer plus avant dans l'âme de ce bon serviteur pour en dégager les qualités maîtresses.

Le chanoine Corre était, avant tout, profondément surnaturel : Il cherchait vraiment Dieu, dans sa vie régulière, comme dans son ministère. Dans sa vie régulière et profonde de piété, il aimait à s'inspirer des exemples des saints. Il lisait volontiers leurs biographies et les commentait avec flamme, tout en regrettant la tendance de certains auteurs à nous les présenter comme des modèles en quelque sorte infiniment parfaits, et, par suite, difficilement imitables. Volontiers, il eut souscrit à cette réflexion de l'abbé Lissorgues (Croix du 9 octobre 1935) : « Je suis enclin à penser que beaucoup de nos saints les plus admirés furent ainsi des hommes apparemment ordinaires. Les hagiographes trop souvent n'ont pas voulu en convenir, et ils nous découragent plus qu'ils ne nous étonnent par l'appareil d'exception dont ils environnent ces humbles serviteurs de l'Evangile ».

Dans son ministère, il visait, avant tout et par-dessus tout, à la sanctification des âmes, et afin de les atteindre plus sûrement et plus profondément, il s'efforçait, sans transiger sur les principes, d'adapter ses méthodes aux différents tempéraments, et de se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

De là l'influence incontestable dont il jouissait et le respect qu'il inspirait dans tous les milieux. « Ceux qui, écrit mon correspondant, pratiquants ou non, l'approchaient ; ceux qui l'entendaient s'exprimer sur les sujets les plus divers ; ceux qui le voyaient agir dans les circonstances multiples où son saint ministère était réclamé, ne pouvaient qu'être frappés de son grand esprit de foi, de sa notion exacte du devoir, de son souci de la justice et de l'équité, de sa patience admirable et de sa modestie qui était l'une des règles de sa vie...

Conciliant, ennemi des solutions irritantes, il cherchait toujours à aplanir les différends et à atténuer les mauvais effets...

« Généreux, il savait dissimuler, sous le voile de la discrétion, ses aumônes », que le souci de la vérité nous oblige, aujourd'hui, à divulguer. C'est, peut-être, en effet, à cette générosité que plusieurs prêtres doivent d'avoir pu répondre à l'appel divin.

D'un caractère plutôt grave et sérieux, il manifestait, à l'occasion, une gaieté franche mais toujours de bon aloi, persuadé qu'« un saint triste ne pouvait être qu'un triste saint ».

Enfin, qualité suprême qui faisait aimer le regretté Curé, une bonté délicate, douce et patiente qui, souvent, entraînait en conflit avec une sensibilité vive et frémissante, à laquelle elle savait imposer une mortification constante et parfois bien méritoire.

Telle se présente à nous, esquissée à grands traits, la physionomie de ce bon prêtre qui, sa vie durant se dépensa, sans compter, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Mais si le zèle n'est jamais pleinement satisfait, les forces humaines, par contre, ont des limites. , Depuis quelques années, la charge pastorale pesait très lourdement sur les épaules affaiblies de l'ouvrier dévoué qui, jamais, ne s'était ménagé. Sa santé le préoccupait et causait à son entourage de légitimes inquiétudes.

Des manifestations aussi déplacées que pénibles à son cœur de père précipitèrent, sans doute, le dénouement, et le 24 juin, le pieux Curé devait renoncer à la « joie de célébrer la sainte messe et gravir, pour la dernière fois, les marches de l'escalier conduisant à sa chambre.

Nous l'avons vu, durant sa vie, appliqué à reproduire, autant que le permet la faiblesse humaine, le modèle infiniment parfait que nous offre le Sauveur ; nous le voyons maintenant, à l'heure de l'épreuve, s'inspirant, tout particulièrement, des exemples de patience et de résignation du divin Maître.

A un confrère qui s'efforçait de le reconforter, il répondait : « On me dit que je guérirai !...

71 ans !... Sans doute je pensais durer un peu plus... Que la sainte Volonté de Dieu soit faite, n'est-ce pas ? Prie, prie surtout pour que la maladie me sanctifie. C'est là l'essentiel... *Oremus pro invicem* ».

C'est dans ces dispositions que le bon Curé reçut, le samedi 7 septembre, les derniers sacrements.

En fait, le mal empirait. Visiblement l'heure de Dieu et de la récompense approchait. Ni les soins dévoués et éclairés des vicaires, des sœurs gardes-malades, des médecins et du personnel domestique ; ni les prières ferventes des saintes âmes ne pouvaient la retarder. Et vers le milieu de la nuit du 10 septembre, après avoir répondu à quelques invocations, tout doucement, sans heurt et sans agonie, le cher malade rendait à Dieu sa belle âme.

Bien qu'attendue, la nouvelle de sa mort produisit dans la paroisse une impression très pénible. Ce fut, pendant deux jours, un long défilé de paroissiens et d'amis désireux de revoir, une dernière fois, les traits de celui qui les avait tant aimés, et qu'ils aimaient tant eux-mêmes. L'église Saint-Houardon, bien que vaste, fut à peine suffisante pour recevoir les deux cents prêtres et la foule des fidèles accourus de toutes parts aux funérailles présidées par Mgr l'Evêque lui-même. Dans les rues parcourues par le cortège, tous les magasins étaient fermés. La paroisse tout entière prenait le deuil ; elle s'associait à la douleur de la famille, pleurait la perte d'un père tendrement aimé et priait pour le repos de son âme. Ce nous est une consolation dans notre affliction de penser que le divin Prêtre a eu égard à ces supplications, et que loin « d'entrer en jugement » avec ce bon et fidèle serviteur, il l'a déjà admis dans la « joie de son Seigneur » : « *Euge serve bone...* »

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 10 et 17/01/1936 p.28-30-39-42.*